

Un anarchisme « primitif » ?

Les tribus dites « primitives » pratiquent une économie non pas de troc mais de don, comme l'a démontré Marcel Mauss. Elles ne se fondent pas sur le calcul, mais sur son refus. Loin d'être en retard sur une économie de marché à laquelle elles tendraient inévitablement, elles sont choquées que la transaction économique soit mue par la maximisation du profit.

Elles refusent tout pouvoir politique autoritaire, comme le soulignent les anthropologues Pierre Clastres, Harold Barclay ou David Graeber. L'institution d'une sorte de « chef », de « big man » ou de médiateur, est très exigeante. Elle est si peu gratifiante et assortie de tels garde-fous qu'il n'y a aucun moyen pour un individu avide d'en tirer grand-chose.

Ces sociétés anarchisantes sont toutefois très imparfaites. La pratique du viol collectif en cas de guerre ou bien les croyances mystiques constituent des formes d'autorité et d'aliénation.

Leur existence est néanmoins si perturbante qu'elle provoque moult réflexions philosophiques et politiques chez les Européens qui les découvrent à partir du XVI^e siècle. Les fondements idéologiques du libéralisme et de l'étatisme modernes résultent ainsi d'un effet miroir et repoussoir envers ces peuples capables de vivre sans pape, sans empereur, et libres sexuellement. Les libéraux européens, de surcroît horrifiés par les guerres de religion, cherchent alors à penser en communauté d'intérêts égoïstes, et non en valeurs communes, ce qui favorisa l'essor du capitalisme mercantile et du colonialisme.

Les anarchistes sont donc extrêmement sensibles à la question des tribus dites « primitives », déjà défendues par les frères Reclus à la fin du XIX^e siècle ou analysées par l'anthropologue A.R. Radcliffe-Brown, anarchiste dans sa jeunesse. De nos jours, ils sont en relation avec les mouvements indigénistes (Chiapas, Bolivie, Pérou, Venezuela, États-Unis, Canada...).

« L'anarchie, c'est le chaos. »

L'anarchie, la plus haute expression de l'ordre.

Élisée Reclus, *Développement de la liberté*

dans le monde, 1851

Supposer que l'anarchie, c'est le chaos, revient à considérer que l'absence d'autorité et de chefs prônée par l'anarchisme entraînerait fatalement le désordre et la pagaille. Cela implique que l'ordre nécessiterait une autorité, et une hiérarchie.

De fait, l'anarchie, dans son étymologie même, soit « absence de gouvernement » (du grec *an-archê*), postule l'absence de toute autorité. Mais il faut s'entendre sur le mot « autorité ». Dans une polémique célèbre avec des anarchistes individualistes*, l'anarchiste italien Errico Malatesta (1853-1932) affirmait sans ambages qu'il acceptait volontiers « l'autorité du conducteur de train » quand il avait à se déplacer, reconnaissant son utilité pour lui et pour l'ensemble de la société.

L'anarchisme ne récuse pas les compétences, bien au contraire. Simplet, il ne leur accorde aucune valeur supérieure, intrinsèquement ou relativement, les unes par rapport aux autres. Un hôpital a besoin de grands chirurgiens, mais également d'agents d'entretien qui balayent, nettoient, jettent les déchets médicaux, évitent les infections. Sans eux, aucune opération ne serait possible, ou bien échouerait.

C'est l'autorité non librement consentie et dominante, allant de la simple froideur bureaucratique à la tyrannie pure et simple, et par conséquent la hiérarchie qui l'accompagne que l'anarchiste récuse, refuse et combat. Elle est visée parce que subie, mal acceptée,

porteuse de souffrance et d'absence de liberté, parce que véhiculée par une organisation sociale imparfaite. Elle ne se confond donc ni avec la compétence, soit naturelle (le « génie »), soit sociale (grâce à l'éducation ou l'école qui permettent – pas toujours – de réaliser les possibilités d'un individu), ni avec la structure anthropologique de l'être humain dans son rapport psychique et social avec l'autorité ou le surmoi.

Ce dernier aspect recouvre d'ailleurs l'une des plus grandes idées reçues sur l'anarchisme. À l'opposé de ce qui est généralement cru, l'anarchisme ne refuse pas l'autorité dans son sens directif en matière d'éducation. Bien au contraire. Quand il s'agit d'empêcher un enfant de traverser la rue n'importe comment au risque de se faire écraser, le parent – ou le simple adulte – doit intervenir énergiquement. L'anarchiste interdit sans état d'âme à un bambin de mettre à sa bouche un goulot de produit toxique, tout en lui expliquant le danger. Mais ce qu'il fait pour un enfant de cinq ans, il ne le fait plus pour un adolescent de quinze ans, ou pas de la même façon.

C'est exactement le sens de la formule de Michel Bakounine (1814-1876) pour qui « l'éducation va du maximum d'autorité au maximum de liberté » (*Dieu et l'État*, 1870). L'autorité s'impose naturellement à ceux qui n'ont pas encore tous les moyens de discernement ou d'action, mais elle doit laisser place à la liberté progressive chez l'enfant, qui n'est jamais qu'un adulte en puissance, pour le doter du maximum de moyens – psychiques, matériels, moraux et affectifs – afin qu'il s'épanouisse. La formule bakouninienne ne présuppose pas d'un calendrier strict. Selon le caractère de l'enfant ou des parents, selon les conditions matérielles et morales du foyer comme de la société qui les entoure, le processus d'éducation est variable et se fait à des rythmes différents. L'éducation dans une tribu amazo-

nienne n'est pas identique à celle d'une famille nord-coréenne car les contraintes et les libertés ne sont pas identiques. Il n'empêche : dans les deux cas, et tous les autres, les enfants grandissent, et deviennent adultes. Les parents deviendront aussi des personnes âgées, parfois impotentes, dont il faudra s'occuper.

Dans une famille, même s'il y a juridiquement un « chef », l'éducation n'a pas besoin, pour fonctionner, d'une constitution, d'un arsenal de lois, d'un tribunal, d'une prison ou d'un gouvernement. Certaines tribus étendent le fonctionnement anarchique du foyer à l'ensemble de leur société, sans chef, se contentant d'attribuer le rôle de médiateur à l'un des leurs, *a priori* le plus compétent et le plus écouté. L'Espagne révolutionnaire de 1936 a tenté de fonctionner ainsi, en gestion directe.

L'anarchiste récuse néanmoins l'allégorie d'une société actuelle qui serait « en enfance », donc à diriger pour éviter qu'elle ne devienne chaotique, dans l'attente d'une « société adulte ». Selon lui, cette logique obéit à une vision linéaire et téléologique de l'histoire évoluant selon des étapes déterminées (les « modes de production » chez les marxistes, l'attente du jugement dernier chez les croyants...). Elle constitue ainsi la négation et l'abdication de la liberté.

Certes, l'anarchiste déplore les aspects arriérés de la civilisation moderne, jugeant la société actuelle mal faite au point de s'en extraire parfois ou de la rejeter. Il n'en saisit pas moins qu'elle comporte aussi ses propres ferments libertaires. Car le changement d'échelle – de la famille à la tribu jusqu'au peuple et à la société tout entière – induit d'autres conditions, nécessite d'autres formes de médiation et de décision. Comme Proudhon qui utilise le mot d'« anarchie » dans un sens constructiviste au cours des années 1840, sa réflexion sur le lien social aboutit au fédéralisme libertaire*.

L'anarchisme se considère même fondamentalement comme un mode de gestion des antagonismes de toute nature, comme une réflexion entée sur cette question. Estimant que l'État tend à l'absolutisme du fait de sa constitution sociale qui ne lui permet pas de composer avec d'autres forces sur un mode égalitaire, il cherche, par le fédéralisme libertaire, à traduire la loi de l'antagonisme universel et l'équilibre des forces, qui n'est autre que la justice.

Avec Proudhon, il préconise donc le contrat libre entre les parties, synallagmatique (ou bilatéral, lorsque les contractants s'obligent réciproquement) et commutatif (« lorsque chacune des parties s'engage à donner ou à faire quelque chose qui est regardée comme l'équivalent », *Du principe fédératif*, 1863).

Même si l'aspiration à la liberté et à la justice existe au sein de la société, sa concrétisation n'est évidemment pas aisée. De fait, dans un groupe où les individus sont habitués à une autorité parfois bornée, à ne pas réfléchir ni agir par eux-mêmes en connaissance de cause, à n'être que des exécutants dociles ou à se dire « après moi le déluge », l'anarchie peut évidemment déboucher sur le chaos. Tout dépend du rapport des individus et du groupe avec la liberté, la justice et la solidarité.

Là où celles-ci sont développées, l'anarchie ne sera pas synonyme de pagaille. Quand le putsch franquiste échoue à Barcelone en juillet 1936 par la force des anarchistes, il n'y a même pas d'appel à la grève générale. Celle-ci s'effectue spontanément, et se termine dès la victoire acquise. Les trams fonctionnent aussitôt une fois collectivisés et l'économie se remet en marche de façon autogérée. Au-delà des exactions et des règlements de compte, le nombre de crimes dits de « droit commun » diminue rapidement. Il règne une atmosphère de fraternité, comme

le décrit l'auteur de 1984 qui a vécu ce moment, George Orwell (1903-1950), dans *Hommage à la Catalogne* (1938).

L'anarchie – qui repose sur des règles librement consenties – ne se confond donc pas avec *anomie* ou dissolution des normes sociales et des coutumes, donc désordre et chaos. Cette assimilation fréquente entre les deux est due à trois éléments.

Premièrement, ceux qui se nomment d'abord « socialistes révolutionnaires » ou « anti-autoritaires » endossent au cours des années 1880 par ironie provocatrice, à la manière des Gueux, le vocable d'« anarchistes » qui leur est affublé par leurs adversaires marxistes et républicains.

Deuxièmement, l'adoption par les anarchistes de la stratégie dite de la « propagande par le fait* », à partir des années 1880 jusqu'à la fin du XIX^e siècle, provoque des actions radicales qui créent un climat d'inquiétude au sein du peuple, et qui facilitent l'équation anarchisme = violence = chaos.

Troisièmement, dans la stratégie et la philosophie anarchistes, le faux ordre de la société actuelle ne peut qu'être renversé par des actions destructrices et reconstructrices. Du désordre engendré par le moment de transition s'établira, selon elles, une autre organisation émergeant de l'ordre naturel, inhérent à la société humaine dans le sens de « droit naturel », et préparée par les expériences antérieures (syndicat, grève expropriatrice, coopérative, commune libre...). Selon les individus et le contexte historique, les propos anarchistes sont donc plus ou moins radicaux. Il est facile d'en isoler des phrases chocs pour mieux effrayer.